

La première fois que je l'ai vu

Je m'en souviens trop bien, c'est en juillet 1990 que j'ai vu Dany pour la première fois. Ç'a tout de suite été le grand coup de foudre. Mais le grand coup de foudre n'est pas toujours ce que l'on a pu imaginer.

Je travaillais depuis plus d'un an au magasin de vêtements Marie-Soleil et, ce jour-là, comme ça m'arrivait souvent pour me désennuyer en dehors de mon shift, j'allais jaser avec les filles dans un restaurant ou un autre. Je me rappelle encore que c'était une belle journée, chaude et ensoleillée, avec juste ce qu'il faut de vent pour ne pas que ce soit étouffant. Comme j'en avais l'habitude, je suis allée prendre une place au comptoir et, en m'asseyant, j'ai tourné la tête pour voir qui était là. C'est comme ça que je l'ai vu pour la première fois. Le regard perdu vers son verre de liqueur, il avait l'air si triste que ça m'a toute remuée en dedans.

J'ai aussitôt pensé qu'un garçon comme ça, n'importe quelle femme devait en tomber amoureuse, puis, tout de suite après, je me suis dit de ne pas me faire d'illusions, que ça ne servait à rien, parce que je n'étais pas assez belle pour lui. Jamais il ne pourrait s'intéresser à moi. Peut-être pour me consoler, je me suis fait la réflexion que de toute façon il n'était pas mon genre. Mon genre d'homme, c'est plutôt un grand six pieds avec les cheveux noirs, le torse poilu et très costaud. Je

ne sais pas pourquoi et il faudrait peut-être que je me pose la question, c'est comme ça que j'imagine l'homme qui me plaira.

Pour dire vrai, je me racontais des histoires, car, lui, s'il n'avait pas tout à fait les six pieds, il possédait quand même le reste.

Alors je me suis traitée de niaiseuse; je n'allais quand même pas lever le nez sur un homme qui avait tout ce qu'il fallait juste parce qu'il lui manquait deux ou trois pouces... Après tout, c'était peut-être lui, l'homme de ma vie!

Il me paraissait mystérieux. Je n'arrêtais pas de me poser des questions à son sujet. Il y avait Yves qui travaillait ce jour-là; je lui ai fait signe de s'approcher et lui ai demandé s'il savait qui était ce garçon.

— Jamais vu, peut-être ben un touriste.

J'ai pensé qu'il devait être de passage, parce qu'un beau gars de même, en ville, je l'aurais remarqué tout de suite. Et je me suis dit aussi que c'était dommage, car il allait sans doute passer son chemin et je ne le reverrais plus. À ce moment-là, la serveuse a quitté un autre client et s'est tournée vers moi.

— Salut, ma belle! s'est-elle écriée en me reconnaissant.

— Jocelyne! C'est vrai, c'est toi! Qu'est-ce que tu fais ici?

— Je travaille, c't'affaire! Mais toé? Je croyais que tu restais en dehors astheure?

— Plus maintenant. Je reste par ici, seule avec mon fils. Je travaille comme vendeuse dans un magasin de linge. Mais toi, tu travailles ici depuis combien de temps?

— Ça fait plus de trois semaines.

— C'est drôle, je viens faire mon petit tour et prendre mon café quasiment à tous les jours et je ne t'ai encore jamais vue!

— D’habitude, je travaillais la nuit, mais Lily a jumpé, alors j’ai demandé le shift de jour. C’est plus d’adon.

— Lily est partie? Alors il y a peut-être de la place. Crois-tu que je pourrais rentrer travailler ici? J’aimerais ça! Tu sais, quand ça fait quinze ans que tu travailles là-dedans et que tu tombes dans une boutique de linge... C’est pas pire, mais c’est pas mon domaine. Moi, j’aime ça quand ça bouge pis qu’y se passe de quoi.

— Ce serait le fun si tu travaillais icitte. Donne-moé donc ton téléphone, je vais en parler avec la gérante.

J’avais connu Jocelyne à l’école. On se voyait assez souvent à l’époque, et parfois même on s’entraidait. Ce jour-là, je la trouvai bien vieillie. Je me demandais ce qui se passait dans sa vie et si elle buvait encore. C’est que, plus jeune, elle ne détestait pas la boisson, se menait la vie dure et avait l’habitude de se tenir avec des camarades pas trop catholiques. Tout le contraire de moi. Dans ce temps-là, j’étais trop gênée, j’avais peur de tout, même de mon ombre. Il faut dire aussi que j’avais vu à la maison les ravages de l’alcool, j’avais subi plus qu’à mon tour les violences que ça amène.

Je la remerciai et lui assurai encore que j’aimerais vraiment travailler dans ce restaurant, puis, alors qu’elle allait s’occuper d’un autre client, j’en profitai pour jeter un œil à mon bel inconnu.

Il avait un air mystérieux qui me fascinait. Je me posais toutes sortes de questions à son sujet. J’aurais bien voulu entamer la conversation, mais je n’arrêtais pas de me dire que je n’étais pas assez belle pour un gars comme ça, qu’il rirait de moi si j’étais seulement assez effrontée pour lui adresser la parole. Ma mère m’avait assez répété que j’étais rien qu’un chicot, j’avais fini par la croire.

J'en étais encore à tirer des plans sur la comète lorsqu'il s'est levé, puis est parti sans dire un mot. J'avais l'impression qu'on venait de me retirer des mains une assiette de dessert.

Seconde rencontre

Jocelyne a dû bien parler en ma faveur, car trois jours plus tard j'étais à l'ouvrage au restaurant. Aujourd'hui, je ne sais plus si c'était pour le mieux, mais à cette époque, même si ça me faisait un peu mal au cœur de quitter une job où j'ai jamais eu de misère, j'étais bien contente de me retrouver dans mon élément. Pour moi, il fallait que ça bouge.

Cela faisait presque un mois que je travaillais, mais ce jour-là j'étais juste allée prendre un café pour m'informer des dernières nouvelles.

Il était là. J'en étais toute tremblante.

Jocelyne est venue s'asseoir à côté de moi et a commencé à me parler de choses qui me passaient cent pieds par-dessus la tête. Tous les placotages habituels d'une petite paroisse, les rumeurs plus ou moins vraies et jamais intéressantes pour ceux qui en font les frais, tout ça était très loin de mes préoccupations. Sans cesse je regardais dans la direction de l'inconnu.

Je venais juste d'allumer une cigarette – je n'avais pas encore trouvé le courage d'arrêter. En relevant les yeux, j'ai rencontré les siens qui me fixaient. Aussitôt j'ai baissé les miens. Je me sentais fondre sur place. Dieu merci, je ne travaillais pas; avoir été sur mon shift, j'aurais certainement cassé de la vaisselle.

Je ne savais plus ce que je voulais, j'avais hâte qu'il parte, j'espérais qu'il reste. Je voulais me retrouver moi-même, mais je voulais aussi l'avoir tout le temps près de moi.

Pour ma plus grande stupéfaction, je ne devais

pas lui être indifférente, car il continuait à me regarder. Il m'a même adressé un petit sourire qui m'a paralysée bien net sur mon tabouret.

Je crois que c'est exactement à cet instant que je suis tombée folle de lui. Rien qu'à le sentir tout près, j'avais le cœur tout désordonné. Qui était-il pour me faire cet effet? Je ne lui avais seulement jamais parlé. Il m'attirait comme un aimant. Je crois que s'il avait ouvert les bras à ce moment-là je m'y serais jetée sans réfléchir. Pourquoi est-ce qu'il me faisait cette impression? Sans que je sache qui exactement, il me rappelait quelqu'un. Quelqu'un que j'avais connu, qui était très présent dans ma mémoire et dont, pourtant, je n'arrivais pas à me souvenir. Peut-être qu'à ce moment il aurait fallu que je fasse l'effort de chercher plus loin. On est toujours un peu paresseux dans les pensées.

Jocelyne continuait à jaser et je ne l'entendais même pas. Je m'apprêtais à l'interrompre pour lui demander tout bas si elle connaissait ce gars quand Louise est entrée. Elle aussi, elle travaillait sur un autre shift et venait faire son petit tour.

— Salut, tout le monde! a-t-elle lancé en venant s'asseoir entre Jocelyne et moi.

— Bonjour, ma belle, je lui ai répondu avec une peur bleue que le gars parte sans que je sache qui il était.

Louise aussi avait vu l'inconnu et, d'une voix plus basse, elle nous demanda :

— C'est qui le beau p'tit mec derrière?

J'étais déjà jalouse qu'une autre puisse s'intéresser à lui. Je m'apprêtais à lui répondre que je n'en savais pas plus qu'elle lorsqu'il s'est levé et, à ma plus grande surprise, s'est dirigé vers Jocelyne et lui a tendu un sou noir.

— Pour ma cousine préférée, a-t-il dit.

— Arrête donc de m'appeler ta cousine, a répondu Jocelyne. Tantôt je suis ta cousine, tantôt ta blonde, qu'est-ce qu'il y a, je ne te plais pas comme sœur?

Jocelyne s'est adressée à nous :

— Je vous présente mon p'tit frère. Il est arrivé de Québec il y a trois semaines et il habite chez nous en attendant de savoir ce qu'il va faire.

Je respirais mieux. Un instant, j'ai vraiment cru que c'était le petit ami de Jocelyne. D'autant plus qu'elle était déjà mariée.

— T'es pas drôle, a-t-il dit à sa sœur. Mais prends quand même la cenne, ça te portera bonheur.

— T'es bien gentil, mais donne-la plutôt à une autre, elle en sera sûrement plus heureuse que moi. Non mais, t'imagines-tu si tous les clients nous donnaient une cenne noire pour le tip...

Louise semblait déjà tout épanouie. Je suis certaine qu'elle s'attendait à ce qu'il lui donne la pièce. Mais ce n'est pas du tout ça qui s'est passé. Il s'est tourné vers moi, il m'a fait un grand sourire et il me l'a tendue. Je voulais mourir. J'étais figée là. Il m'a semblé que mon bras pesait une tonne lorsque je me suis enfin décidée à prendre la pièce. Je ne comprenais plus rien à ce qui m'arrivait. Jamais un homme ne m'avait fait cet effet-là. Bien sûr, j'avais déjà aimé un homme avant, mais ce n'était pas du tout pareil. Cet homme-là, qui n'était ni mon ex-mari ni mon deuxième conjoint, il s'appelait Anthony. Je l'avais connu après avoir quitté Louis et, dans le fond de mon cœur, je l'aimais toujours, mais, parce que nous étions trop différents, nous avons choisi de nous séparer et de rester amis. Une séparation pénible pour le moral et après laquelle je m'étais dit que je ne pourrais plus jamais aimer un autre homme, et voilà justement qu'il y en avait un qui me rendait à moitié

folle en ne faisant rien de plus que d'être là et de me donner une cenne porte-bonheur.

Je ne portais plus à terre, je flottais. Il me regardait et j'avais de l'électricité partout dans le corps. C'était tellement bon de se sentir ainsi. Il me souriait et cela me transperçait jusqu'au cœur. J'aurais passé ma vie là, rien qu'à le regarder. Être capable d'arrêter le temps, je l'aurais fait sans réfléchir.

Mais ce n'était pas possible. Il fallait que je m'en aille préparer le souper de mon fils. Je me répétais que j'étais folle, bonne à enfermer à l'asile, que c'était complètement anormal de tomber comme ça en amour avec un gars dont je ne savais rien.

Lorsque j'ai réussi à dire que je m'en allais, il m'a fait un nouveau sourire et m'a dit salut comme s'il savait que l'on allait bientôt se revoir.

Je le voulais de toutes mes forces et en même temps j'espérais quelque part que cela ne se produise pas. Parti comme ça l'était, ce gars-là pourrait me demander n'importe quoi, j'étais certaine de ne jamais pouvoir refuser.

Première invitation et déclaration

Le lendemain matin, je terminais mon shift, Jocelyne et son mari Bruno sont arrivés, elle pour prendre son quart, lui pour déjeuner. Bruno, je le connaissais depuis que je travaillais dans ce restaurant. C'était un garçon bien sympathique, mais j'étais vraiment déçue que Jocelyne ne soit pas venue avec son frère.

— La nuit a été tranquille? m'a-t-elle demandé.

— Pas pire...

— T'as pas l'air causante à matin!

Je m'apprêtais à lui répondre que tout allait bien lorsque j'ai soudain aperçu son frère qui entrait. D'abord, ça m'a fait tout chaud dans le ventre,

ensuite, pendant qu'il s'installait au comptoir en face du cash où je m'apprêtais justement à faire ma caisse, je me suis retrouvée avec les jambes comme de la guimauve. J'ai oublié la question de Jocelyne. Je crois que j'ai eu un très grand sourire et j'ai lancé à l'arrivant un grand bonjour qui devait être beaucoup plus énervé que celui que j'avais donné un peu plus tôt à sa sœur.

Je faisais la caisse, pendant que Jocelyne commençait à préparer leur petit déjeuner. Ça me rendait malade de le voir assis juste en face de moi. Je n'arrivais à rien dans mes comptes. Il a fallu que je recommence en essayant d'oublier qu'il était là. Rien à faire, je n'arrivais toujours pas au bon résultat. Et lui qui n'arrêtait pas de me dévisager avec son sourire qui me faisait mourir. Encore une fois il a fallu que je recommence avant d'y arriver.

Lorsque j'ai eu enfin fini, comme s'il n'avait pas voulu me distraire jusque-là, il m'a demandé si j'avais l'habitude d'aller dormir tout de suite après mon service. Cela me faisait tout drôle de penser que lui pouvait m'imaginer en train de dormir.

— Je fais le cash de nuit, mais je finis rien qu'à dix heures. Il faut que je fasse le dépôt à la Caisse qui n'ouvre pas avant et il faut aussi qu'on soit deux sur le shift du matin.

— Après, tu vas dormir?

— Après, oui.

— Tu vis seule?

— Avec mon fils.

— Y a personne dans ta vie?

— Merci bien! J'ai eu assez de misère de même...

— Oui, Jocelyne m'a un peu parlé de toi, de ce qui t'est arrivé. Tu es connue...

— Malheureusement.

— Ça ne te plaît pas d'être connue?

— Pantoute! Si c'était à refaire, je resterais tranquille dans mon coin. C'est la meilleure façon d'éviter bien du trouble. Mais, toi, je ne te connais pas, qu'est-ce que tu fais dans la vie?

— Comme c'est là, j'arrive de Québec. Ça n'allait plus là-bas, et puis je voulais rentrer un peu au Lac pour voir...

— Tu... tu es seul, toi aussi?

— Complètement seul. Célibataire et pas d'enfants. Et puis tu dois savoir par Jocelyne que nos parents sont morts tous les deux.

— C'est vrai, elle m'a raconté.

Peu importe ce qu'on disait, j'étais au paradis. Nous jasions comme ça nous plaisait et on nous laissait tranquilles. Jamais je ne m'étais sentie aussi heureuse. Tout paraissait à sa place. Le temps passait beaucoup trop vite. À un moment, il avait besoin d'un briquet et je lui ai passé le mien. Nos mains se sont frôlées. Maintenant je sais que c'est vrai quand il y en a qui disent dans les téléromans que, sous l'émotion, leur cœur s'est arrêté. C'est ce qui a dû se produire à ce moment-là.

À mesure que nous parlions, je me rendais compte, à ce qu'il disait, combien il était un garçon prévenant, généreux et sincère. D'après ses mots, il devait être d'une douceur rare. Mes expériences passées avec les hommes m'avaient appris qu'il peut s'en cacher des coquins sous les plus jolies phrases, mais celui-ci était différent: à aucun moment je n'avais l'impression qu'il essayait de se mettre en avant comme les autres le faisaient. Avant, c'était toujours des « moi, j'ai fait ci », « moi, j'ai connu ça ». Ils voulaient qu'on les admire; lui était différent.

Je me demandais pourquoi il me parlait à moi. Qu'est-ce que j'avais qui pouvait bien le retenir? Avec

toutes ses qualités et sa beauté, c'était certain que toutes les femmes devaient tomber amoureuses de lui. Il avait dû en connaître autant qu'il en avait voulu.

Jamais la fin d'un shift ne m'avait rendue aussi malheureuse. Je voyais venir avec dépit l'heure où il allait falloir se quitter.

— Est-ce que tu travailles cette nuit? me demanda-t-il.

— Non, c'est mon jour de congé.

— Tu vas te coucher quand même aujourd'hui?

Je ne savais trop comment lui dire que c'était prévu ainsi, mais que l'énervement de cette rencontre me tiendrait sans doute sur les nerfs pour le reste de la journée.

— Je ne sais pas encore...

— Qu'est-ce que tu dirais de venir à la plage avec moi et quelques copains?

— Je ne sais pas, on se connaît à peine...

— Allez, Éliisa, laisse-toi tenter. Éliisa... Tu as un beau nom, tu sais...

— Merci... Merci...

— Et pour la plage, tu viens avec nous? Ça me ferait vraiment plaisir.

— Bon, eh bien, d'accord! Mais laisse-moi quand même une heure, le temps que je prenne une douche et que je me change.

— Prends le temps qu'il te faut. Ce qui compte, c'est que tu viennes.

Une sortie pas ordinaire

J'ai filé chez nous comme une fusée, sans même penser à faire mon dépôt à la Caisse. Une douche rapide, un coup de peigne, un moment d'angoisse parce que je ne sais pas comment m'habiller, mais j'ai fini par passer un pantalon blanc puis un gilet noir à manches courtes. Tout allait bien jusqu'à ce

que je m'arrête devant la glace. Mon doux Seigneur! Qu'est-ce que j'allais faire de moi! Ce que je voyais n'avait rien d'agréable à regarder. Comment ce gars-là pouvait-il seulement penser à m'inviter à la plage?

Je me suis demandé un moment s'il ne voulait pas rire de moi, mais je me suis vite répondu que non. On ne prend pas la peine de discuter gentiment deux heures avec quelqu'un juste pour en rire. Et puis ça n'avait pas l'air d'être son genre.

Dans le fond, j'étais peut-être pas si pire que ça; s'il m'avait remarquée, c'est que je devais bien avoir quelque chose. Bon, d'accord, j'avais les yeux pochés, mais tous ceux qui passent la nuit debout sont comme ça, ce n'est pas une raison pour se diminuer. Allez, à la plage!

Il arrivait à ma rencontre lorsque je suis sortie. Il me souriait et j'ai tout de suite oublié mes craintes. En marchant nous avons repris notre conversation. C'était bon de marcher comme ça, ensemble sous le soleil.

— Est-ce qu'il y a quelque chose que tu n'aimes pas chez un homme? m'a-t-il demandé.

— Y a une affaire, j'ai horreur d'un gars qui prend de la boisson. Bon, un verre durant le temps des fêtes, c'est pas un crime, mais parle-moi pas d'un gars qui a tout le temps la bouteille à la main. J'ai trop vu ce que ça faisait chez nous, la boisson. Toi, tu bois pas?

— Je te ferai pas de menteries, Éliisa, ça m'est arrivé de prendre un coup, pas mal à part de ça, mais c'est fini, j'en prends plus depuis une secousse.

— Y a encore une autre affaire que je peux pas supporter, c'est un homme qui me respecte pas. Je viens en beau maudit quand je vois un gars qui parle à sa blonde pour en rire devant ses chums ou bien qui lui poignasse les fesses ou les tétons devant tout le monde. Faut-ti être écœurant un peu!

— T'as raison. J'en connais qui sont de même et moé, ça m'insulte ben noir. Comme ceusses qui trouvent comique de tromper leur blonde pis qui s'en vantent comme d'un bon coup. Ils sont pas corrects pantoute.

En plus d'être beau, il avait toutes les qualités que je recherchais. Cette promenade était merveilleuse. Tellement que ce bonheur me paraissait fragile comme de la porcelaine. Mon cœur a fini de fondre lorsqu'il m'a parlé des enfants qu'il pensait ne pas pouvoir avoir.

— Je crois que le bon Dieu ne m'a pas permis d'en avoir. Ça me fait ben de la peine, parce que pour moé, les enfants, y a rien de plus joli sur la terre. J'aurais tellement voulu avoir un petit bébé qui soit de moé...

Il paraissait si triste en disant cela que j'en aurais pleuré. Pour lui remonter le moral, je lui ai dit qu'il en aurait peut-être un jour, qu'on ne pouvait pas toujours tout savoir ce qui allait arriver.

— T'as peut-être raison... m'a-t-il répondu d'un air mystérieux.

Il avait oublié ses cigarettes au restaurant et nous avons dû y repasser.

— T'as eu un téléphone, lui a dit Jocelyne. Je sais pas qui c'était, il a laissé son numéro. Il dit qu'y fallait que tu rappelles.

Dany a rappelé. Il avait l'air soucieux et je l'ai entendu dire :

— Attends, je vais demander à ma blonde.

J'étais toute chavirée. Il disait déjà que j'étais sa blonde. Ça aurait dû m'insulter, mais, au contraire, j'en étais toute fière. Il a posé sa main sur le combiné puis, l'air contrit, il m'a dit :

— Je suis désolé, Élisa, mais hier j'ai promis à un type de l'aider à faire ses foins quand il aurait besoin. C'est aujourd'hui qu'il a besoin...

- Bah... Faut ben que tu y ailles.
- Je suis vraiment désolé, mais j'y ai donné ma parole.
- Je suis capable de comprendre ça.
- Il a dit au bonhomme qu'il allait venir puis il a raccroché. J'essayais de ne laisser rien paraître, mais j'étais pas mal désappointée.
- Notre après-midi est à l'eau, m'a-t-il dit, l'air penaud.
- À l'eau, c'est pas ça que je dirais, vu qu'on va pas à la plage...
- Il a ri et, tout en riant, il a semblé penser à quelque chose de particulier.
- Mais j'y pense, dit-il, pourquoi tu viendrais pas avec nous?
- Qui ça, nous?
- Les chums avec qui je dois y aller.
- Cela ne me tentait pas d'avoir un tas de monde autour de nous. J'étais toujours sur mon désappointement.
- Je ne sais pas...
- Envoie! Tu t'étendras dans l'herbe et tu nous regarderas faire. Tu verras, c'est beau à voir des muscles d'hommes qui travaillent sous le soleil.
- Bon, d'accord, je vais avec toi. À propos, je les connais-ti, tes chums?
- C'est Sylvain, le chum à Claudia, qui travaille icitte.
- Oh! lui, je le connais, même que je le connais trop bien...
- À cause, il est pas correct?
- J'aime mieux pas en parler, je travaille avec Claudia.
- Tu ne veux plus venir?
- Je vais y aller pareil, mais je viens de penser qu'il faut que je me rechange, c'est pas une tenue pour aller dans les foins que j'ai là.

Je pris mon courage à deux mains avant d'ajouter ce qui me tracassait depuis deux minutes :

— Pourquoi t'as dit « ma blonde » en parlant de moi au téléphone ?

Il a eu un air qui m'a complètement retournée. Je m'en voulais d'avoir pu lui causer de la peine.

— Tu ne veux pas être ma blonde ? m'a-t-il demandé. Je sais que ça peut paraître pas mal direct, mais depuis que je t'ai vue, j'ai su que toi et moi on était faits l'un pour l'autre. Je saurais pas te dire pourquoi, mais c'est de même.

J'avais chaud partout. Je me serais jetée dans ses bras.

— Sûr que je veux bien devenir ta petite amie. Je l'ai voulu à partir du moment où je t'ai vu. J'ai eu tout de suite le coup de foudre pour toi.

— Moi pareil, Éliisa. Et c'est pas des paroles en l'air ; demande à Jocelyne, elle te le dira, j'ai pas arrêté de lui parler de toi.

Accoudée au comptoir, Jocelyne nous écoutait. Elle a fait oui de la tête.

— C'est pourtant ben trop vrai, dit-elle.

Je ne savais plus ce qui m'arrivait. J'ai dû rester bouche bée un grand moment. Tous les deux ! Lui et moi ! « C'est pas croyable, je vais bientôt me réveiller, je fais un trop beau rêve, c'est certain que je vais me réveiller. » J'étais embarquée sur un nuage, je volais, j'étais au paradis, je voulais crier mon bonheur au monde entier.

Enfin, c'était à mon tour !

Comme il ne devait commencer à travailler qu'en après-midi, nous avons décidé de dîner au restaurant. Le rêve se poursuivait, nous mangions en nous tenant la main, les yeux dans les yeux. Peut-être pour être certaine que je ne me trompais pas, je lui ai demandé encore une fois s'il buvait ou s'il prenait des drogues.

— Je te l'ai dit, m'a-t-il répondu en secouant la tête. Pour moi, c'est fini ces affaires-là. Et puis j'ai une job sérieuse qui m'attend à Québec. Là, comme c'est là, je me suis mis sur le chômage parce qu'il fallait que je me refasse des forces. Tu comprends, j'étais à bout, il fallait que je me repose, et je vois astheure que c'est pas perdu, car chus pas mal certain que j'ai enfin trouvé la femme que je cherchais depuis toujours.

— Oh! c'est fou, Dany, moi aussi j'ai tellement attendu ce moment-là, si tu savais...

J'avais hâte à présent que mon fils David le connaisse. J'étais certaine qu'ils allaient bien s'entendre. Après cela mon bonheur serait complet.

Les foins et le chalet

J'ai été me changer, puis, en nous tenant par la main, nous avons été à pied jusque chez Claudia et Sylvain, d'où nous sommes partis en voiture pour la ferme.

Il faisait vraiment beau. Une vraie belle journée d'été comme on les voudrait toutes. En plus celle-là était vraiment spéciale pour moi. Comme Dany m'avait dit de le faire, je me suis étendue dans l'herbe pour regarder les autres à l'ouvrage. Claudia travaillait comme un homme; j'avais même l'impression qu'elle essayait d'en faire plus qu'eux. Je me demandais ce qu'elle voulait prouver. Dany, lui, c'était clair qu'il n'était pas habitué à faire ce genre de travail: les balles de foin lui échappaient souvent des mains. Pour tout dire, je n'étais pas trop renversée par «le travail des muscles sous le soleil».

Lorsque le tracteur était à l'autre bout du champ, je me laissais aller à contempler le ciel bleu. C'était comme si j'étais dedans. Je volais avec les petits nuages blancs qui y passaient. J'étais bien, en paix. Comme au paradis.

Lorsque le tracteur revenait, je regardais Dany, je l'étudiais. Il avait l'air si doux, si calme. Je ne voyais aucune malice en lui. Chaque fois qu'il levait les yeux vers moi, il m'envoyait aussitôt un joli sourire. J'étais presque inquiète de ne lui trouver aucun défaut. Tout ça était trop beau, trop vite.

À chaque fois que le tracteur revenait, je leur demandais s'ils n'avaient pas besoin d'aide, Dany me répondait que j'avais ma nuit de travail dans le corps, que j'étais là pour me relaxer.

Mon Dieu! Il prenait même soin de moi. Ça, je n'étais vraiment pas habituée.

La journée terminée, Claudia a proposé qu'on aille tous au chalet de son père. On pourrait s'y baigner, disait-elle.

Malgré tout, je commençais à tomber de sommeil. J'ai dit à Dany que ce serait peut-être plus sage pour moi d'aller me coucher.

— Si tu préfères, m'a-t-il répondu.

Je voyais nettement à son regard qu'il était un peu déçu. Je m'en voulais presque et j'ai fait volte-face :

— Oh! pis non! Je viens avec vous autres. De toute façon, je ne travaille pas cette nuit.

— On va souper là-bas, a dit Claudia. Je vais aller chercher ce qui faut chez nous. Éliisa, tu viens avec moi, on va jaser entre filles.

J'aurais préféré continuer à jaser avec Dany, mais c'était inutile d'être impolie. Je ne comprendrai jamais pourquoi les gars se retirent entre eux pour parler et les filles pareil. C'est peut-être pour ça qu'on ne se comprend pas toujours. Un gars qui a toujours parlé avec ses chums quand il était jeune, quand vient le temps de connaître une fille, il ne peut pas toujours comprendre pourquoi elle réagit différemment des gars. Pareil pour les filles. Mais je crois que je m'étends pour retarder le moment de

dire ce qui me revient sans arrêt en tête lorsque je repense à cette fois où j'ai accompagné Claudia chez elle : c'était horriblement sale. Tout était à l'envers, quasiment pas de place où mettre les pieds. Il a fallu que je tasse un tas d'ustensiles avant de pouvoir laver la salade. Mais il y avait pire : prise d'un besoin d'uriner, je me suis rendue à la salle de bains. J'y suis restée juste le temps de voir et j'ai reviré de bord. Pas question de m'asseoir sur le siège. Je préférais attendre d'être au chalet. Je ne voulais pas pigner une maladie dans cette soue. Un coup d'œil par une porte entrouverte m'a également permis de voir la chambre à coucher; c'était pas beau à voir non plus. Sans parler du chantier, les draps étaient gris comme un ciel d'orage. Je ne comprenais pas comment du monde pouvait faire pour manger et dormir là-dedans. Même respirer m'était difficile. Je n'avais qu'une maudite hâte, c'était de sortir de là pour reprendre mon souffle.

Qu'est-ce que Dany faisait avec des gens comme ça? J'ai toujours eu pour mon dire que des gens sales au dehors, ça ne pouvait pas être bien mieux en dedans. Mais ça, c'est peut-être juste une impression, et on se laisse trop souvent guider par les impressions.

En tout cas, quel bonheur après ce détour d'arriver au chalet des parents de Claudia! Le lac, les arbres, la maison, quelle différence! Et là, au moins, c'était propre.

Il y avait beaucoup de monde pour le souper; pour la plupart, des gens que je ne connaissais pas. C'était gênant. On me posait des questions sur mes livres et bien sûr, comme d'habitude, sur combien ça pouvait rapporter. Dans les salons du livre, c'est différent, les gens viennent pour parler du contenu du livre, pour donner leur propre témoignage; à l'extérieur, c'est souvent de savoir combien ça rapporte qui

les intéresse. Heureusement que Dany était là pour m'encourager de ses sourires. Toutefois ça m'a paru un peu curieux lorsqu'il a dit en riant qu'il devait bien me rester un peu d'argent de collé...

Après le repas nous sommes allés faire une marche sur la plage. Pour la première fois, il me tenait par la taille. Je me demandais si ce n'était pas un peu rapide. Puis Sylvain a proposé à Dany de le rejoindre dans le lac pour nager et, voyant que je restais seule, Claudia m'a proposé de faire du pédalo.

Sur l'eau, je me suis sentie à l'aise pour échanger quelques confidences. Je ne savais encore rien sur Dany et je voulais en apprendre de la bouche des étrangers. Je demandai à Claudia ce qu'elle pensait de lui.

— Je crois que c'est un bon gars.

— Tu crois que je peux lui faire confiance?

Elle a ri.

— Je fais bien confiance au mien, moé.

Je n'étais pas beaucoup plus renseignée, d'autant plus que je ne portais pas son Sylvain dans mon cœur. D'après ce que j'en savais, il ne valait pas grand-chose. Lorsque nous sommes revenus sur la plage, je m'attendais à ce que Dany me propose de poursuivre la soirée ensemble, mais au lieu de ça il est venu vers moi pour me dire qu'il s'en allait avec Sylvain chercher une guitare dans je ne sais plus quelle maison.

— Tu reviens vite?

— Certain, je m'ennuie déjà.

Ils sont restés partis une bonne demi-heure. Je trouvais que les minutes n'en finissaient pas. Je me disais que ce n'était pas possible, que je me faisais du cinéma, que je ne pouvais pas l'avoir déjà dans la peau. Mais c'était pourtant le cas.

Quand je l'ai vu revenir avec une bouteille de bière à la main, j'aurais hurlé. Il venait pourtant de me dire qu'il n'en prenait plus.

— Tu prends de la bière? lui ai-je demandé en essayant de ne pas avoir l'air trop désolé.

— Non, je prends juste une petite bière, parce qu'il fait chaud. Je ne suis pas un alcoolique, Éliisa, je ne suis pas aux AA. Je suis capable de prendre une bière en bonne compagnie sans en vider toute une caisse.

— Excuse-moi, j'ai tellement pâti de ça, la boisson...

— Oh! je te comprends, je sais ce que c'est, quelqu'un qui boit.

Je ne savais pas comment il le savait, mais mon attention a bien vite été détournée, car il était vraiment revenu avec une guitare et, le temps qu'il s'installe, il a commencé à jouer devant tout le monde qui s'est mis à l'écouter.

Il ne m'avait pas encore dit qu'il jouait de la guitare. Figée sur place, je l'écoutais en me répétant que c'était trop, que j'allais me réveiller. Il avait tout ce que je désirais; jamais, même dans mes rêves les plus fous, je n'avais osé espérer un musicien. Et ce n'était pas tout: à la seconde tounne, non seulement il jouait de la guitare, mais il a commencé à chanter. Il manquait peut-être un peu de pratique, mais sa voix me transperçait. Avec elle il pouvait faire de moi ce qu'il voulait. Oui, s'il me l'avait demandé à ce moment-là, je suis certaine que je me serais mise à courir à quatre pattes par terre en jappant comme un chien.

Il avait tellement tout pour lui que, soudain, je suis devenue jalouse: il devait avoir une petite amie à Québec et il me l'avait caché! Un gars comme ça ne pouvait pas rester tout seul, ça ne se pouvait pas!

La soirée se poursuivait. Il chantait des succès de Patrick Norman, de Tex Lecor, et tout le monde frappait des mains en reprenant les refrains. Moi,

j'étais transportée, je volais, j'avais décroché le gros lot. Un moment, au milieu d'une chanson, je me suis imaginé qu'il était chez nous et que c'était ma parenté qui chantait avec lui. C'est là que l'orgueil m'a prise. Je ne portais plus à terre. J'étais la blonde de ce gars qui faisait danser et chanter tout un chacun, c'était moi, le chicot, la sans-génie, la maudite écornifleuse, la crisse de senteuse, la noire plate comme une planche, la câlisse de niaiseuse, oui, c'était moi qu'il avait choisie!

Puis soudain, brusquement glacée, je me suis souvenue que le chum de ma mère, Arthur, le maudit Arthur, lui aussi avait joué de la musique. Voulant l'écarter de ma mémoire, j'ai secoué la tête. Il fallait oublier cette idée-là. Dany n'avait rien à voir avec Arthur. Dany était bien, Arthur était mauvais, vicieux; aucun rapport entre les deux.

Vers onze heures, tout le monde a commencé à s'en aller et Dany s'est enfin approché de moi.

— T'as passé une belle veillée?

— Sûr!

— Je chante pas trop pire?

— T'es bon, t'es même plus que bon. Comment ça se fait que tu ne chantes pas dans un orchestre? Tu pourrais quasiment faire un chanteur de toi...

— Ça m'arrive de jouer pour du monde... J'ai encore ma guitare à Québec.

— T'es certain que tu as juste ta guitare, là-bas?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— T'es bien certain que tu n'as pas une petite amie qui t'attend?

— Ben voyons donc, pour qui tu me prends?

— Je ne sais pas, moi, un gars comme toi, tout seul, c'est dur à croire.

— Et toi, t'es sûre aussi que t'as pas un chum qui traîne à quelque part?

— Non, tu vois, moi j'ai personne.

— Moi non plus, pas de blonde, pas de petite amie, rien pantoute.

Sylvain passait par là et il a dû entendre ce qu'on disait, car, avec son rire niaiseux, il a rajouté :

— Le pauvre, il lui restait juste la veuve Poignet.

Pourquoi est-ce qu'il y a toujours un imbécile qui croit que c'est avoir de l'esprit que d'être vulgaire? Dany l'a regardé sans sourire, puis il a haussé les épaules.

— Il faut que tu me croies, Éliisa. Quand je dis que j'ai personne, j'ai personne. Et quand je te dis que je tiens à toi et que tu me plais, c'est parce que c'est la vérité. Tiens, quand je vais retourner à Québec, je t'emmène avec moi.

Même si pour moi il n'était pas encore question que j'accompagne un presque étranger à Québec, je ne parvenais pas à croire à son invitation. C'est pour me convaincre que je lui ai rappelé ce qu'il m'avait dit.

— Dans combien de temps tu y retournes? Je croyais que tu devais retirer du chômage ici avant d'y retourner?

Il s'est avancé plus près pour me parler à voix basse.

— Dis rien à personne, mais dès que je touche le premier chèque, je veux y retourner pour travailler en dessous de la table. Tu sais, je suis incapable de rester deux semaines sans travailler, c'est plus fort que moi. Je suis comme mon père était; dans la famille, il faut que ça travaille.

— Alors je ne rêve pas...

— Mais non, tu ne rêves pas, Éliisa, on est bien là, tous les deux, ensemble.

Un peu plus et je me mettais à chialer, comme au théâtre quand c'est trop beau.